LES POÈTES PATOIS

# DU DAUPHINÉ

T



# ROCH GRIVEL

PAR

Jules SAINT-RÉMY



VALENCE

IMPRIMERIE CHENEVIER & CHAVET.
Rue du Cartelet, 19

M.DCCC.LXXII.

### LES POÈTES PATOIS DU DAUPHINÉ.

1

# ROCH GRIVEL.

Parmi les bouquins les plus avidement recherchés par nos bibliophiles, ceux en patois du Dauphiné tiennent sans contredit le premier rang.

A. ROCHAS.

Bon nombre de personnes ne veulent voir dans le patois qu'un langage corrompu destiné forcément à disparaître, et ne se doutent nullement de la fraîcheur et de la poésie que contiennent certaines productions écrites dans cet idiome. Cependant, de nos jours, plus d'un poète a su se faire un nom en écrivant dans la langue vulgaire de son pays, et, pour n'en citer que quelques-uns, nous rappellerons que le succès et la gloire ont consacré les noms de Jasmin, de Mistral et de Roumani le le.

La littérature patoise du Dauphiné ne brille pas par sa richesse; elle ne se compose à peu près que de quelques légendes, chansons, noëls et poésies recueillis par des amateurs. Aussi avons-nous cru faire un travail utile en publiant les noms de nos poètes patois, en faisant connaître quelques-unes de leurs œuvres, et en signalant les documents qui les concernent.

Le premier qui s'offre à nous parmi les contemporains est un poète modeste dont le nom commence à se faire jour, et occupe déjà une place honorable parmi les littérateurs qui se font gloire d'appartenir au Dauphiné.

Roch Grivel est de cette race de poètes-ouvriers qui compte dans son sein des hommes d'un talent supérieur, tels que maître Adam, le menuisier de Nevers; Charles Poncy, le maçon de Toulon; Magu, le tisserand de Lisy-sur-Ourq; Jasmin, le coiffeur d'Agen, et le plus illustre parmi eux, Jean Reboul, le boulanger de Nîmes.

Simple tisserand en draperie dans la ville de Crest, Grivel n'avait reçu qu'une éducation élémentaire, et ce n'est que grâce à un travail incessant et à des efforts inouïs qu'il est parvenu à s'instruire.

Notre poète, homme de sens, ne s'est pas laissé éblouir par son titre d'ouvrier; il ne s'est pas chargé de la régénération sociale, et jamais il ne rêva de franchir les portes du Palais Bourbon. Cette modestie est assez rare à notre époque pour être signalée.

Un de nos amis, qui jouit de l'intimité de Grivel, nous énumérait les vastes connaissances que celui-ci avait su acquérir.

- « En littérature », nous disait-il, « non-seulement les poètes
- » grecs et latins lui sont familiers, mais encore les poètes
- » étrangers. Que de fois ai-je été charmé en entendant ses
- » appréciations pleines de justesse sur Virgile, Le Dante,
- » Milton, Shakespeare!»

Notre intention n'est pas de donner ici une biographie du poète, mais seulement de rappeler ses œuvres et de les faire apprécier des amateurs de bonne poésie, que la langue patoise aurait effrayés.

La première œuvre imprimée de Roch Grivel fut Suzetto Trincolier, comédio ain un acté et en vers <sup>1</sup>.

Cette pièce, représentée sur le théâtre de Crest, les 6 et 13 avril 1856, attira une foule considérable. L'auteur abandonna généreusement la recette aux pauvres de la ville. Il en fut toujours de même pour ses autres pièces. Une telle conduite n'a pas besoin d'éloge.

La comédie de *Suzetto* est précédée d'une remarquable préface de M. Alexandre Gresse, dont nous détachons quelques lignes :

« Une comédie en vers, pensée et écrite par un ouvrier, un » véritable ouvrier, qui, fier de son métier, fier de son pays, » heureux de vivre à la fois par le travail de la main et par le

<sup>(1)</sup> Broch. in-12 de 40 p. - Valence, Marc-Aurel, 1856.

- » labeur de l'intelligence, rime le soir quand il n'a rien de
- » mieux à faire, écrit le dimanche et les jours de fête chômée,
- » et tient à honneur surtout de consacrer par un tissu irrépro-

- » chable la supériorité de sa navette.
- » Une comédie en patois! Voilà ce que nous avons l'audace
  » de vous offrir, ami lecteur; voilà l'œuvre que nous livrons à
  » votre sévérité ou à vos applaudissements.
- » Et, d'abord, notez bien que c'est à vous seul, lecteur, que
   » nous nous adressons; car nous tenons déjà et nous gardons
- » précieusement l'opinion des auditeurs. Nous tenons leurs bra-
- » vos, leur concours empressé, leur rire sympathique; nous
- » gardons le souvenir de leur joyeux entrain dans ces deux
- » soirées où Suzetto Trincolier fut, grâce à eux, porter aux
- » pauvres la dot généreuse qu'ils versèrent deux fois dans son » tablier. »

D'après nous, Suzetto Trincolier est le chef-d'œuvre du poète. Les scènes s'enchaînent d'une manière naturelle, et l'intrigue est bien conduite. Le sujet pourtant n'est pas nouveau; grand nombre d'auteurs dramatiques et de romanciers l'ont exploité mille fois : mais Grivel a su le rajeunir, et sa poésie est si limpide qu'on regrette que la pièce n'ait qu'un acte.

Le père Trincolier, préférant quelques sacs d'écus au bonheur de sa fille, rappelle le type du père Grandet, immortalisé par Balzac. Mais, à l'encontre de ce dernier roman, Suzetto, la fille de Trincolier, finit par épouser celui qu'elle aime, et....... comme dit Musset:

#### « C'est la moralité de cette comédie. »

Un an plus tard, Grivel publia une nouvelle pièce : *Un moussu souqué fa, comédio en doux acteis et ain vers* <sup>1</sup>, qui fut représentée sur le théâtre de Crest, au bénéfice des pauvres de la ville.

Dans cette comédie, l'auteur a peint le parvenu orgueilleux, qui veut à tout prix cacher son origine et ne réussit qu'à se

<sup>(1)</sup> Broch. in-12 de 33 p. - Valence, Chaléat, 1857.

couvrir de ridicule. Quelques scènes nous ont rappelé le Bourgeois Gentilhomme. Cette peinture est réussie, et le vers est bien frappé; mais le cordonnier Péra, le principal personnage, est un philosophe accompli qui parle comme un livre : nous voudrions dans son langage un peu plus de simplicité, et nous croyons qu'il serait mieux dans son rôle.

Encouragé par le succès de ses comédies, notre poète se remit au travail et publia, peu de temps après, Lou retour de lo Colifournie <sup>1</sup>. Cette œuvre est certainement celle qui donna le plus de satisfaction à l'auteur. Le conseil municipal de la ville de Crest, voulant rendre hommage au poète-tisserand, enfant du pays, qui avait consacré tous ses chants au soulagement de la misère, décida que ce volume serait imprimé aux frais de la commune et vendu au bénéfice de l'auteur. Le modeste ouvrier dut être heureux de se voir entouré de l'estime de ses compatriotes, et certes jamais personne mieux que lui ne s'en était montré digne. Grivel, reconnaissant, dédia sa pièce au conseil municipal. Nous trouvons un compte-rendu du Retour de lo Colifournie dans le Courrier de la Drôme <sup>2</sup>, et nous en extrayons quelques passages:

- « Lou retour de lo Colifournie est le tableau comique et » sérieux de ce torrent envahisseur d'ambition et d'égoïsme qui » travaille notre époque. Chapoutou, pour s'enrichir, aban-
- » donne Bertrand, son ami, sur le bord de la tombe, lui enlève
- » cent mille francs, fruit de ses labeurs en Californie, et re-
- » vient en France chargé d'or. Un jeune serrurier, neveu de
- » Bertrand, aime une jeune fille nommée Louise Constant.
- » Chapoutou la demande en mariage et obtient le consente-
- » ment du père.
  - » Cette union projetée est vivement combattue par Bobello,
- » la domestique de Constant; mais l'hymen va se conclure
- » nonobstant toute observation. Soudain, Bertrand, fiancé de
- » Bobello, arrive de Californie, tout couvert de haillons, et

<sup>(1)</sup> Broch. in-12 de 36 p. - Valence, Chaléat, 1858.

<sup>(2)</sup> N.º du 16 mai 1858.

- » raconte ses aventures, sans oublier le vol qui l'a ruiné; mais
- » Bobello tend la main à Bertrand et met à ses pieds ses gages,
- » sa quenouille et son amour. Sur ce, paraît Chapoutou, avec
- » les cent mille francs, fruit de son larcin, destinés au cadeau
- » de noce. Mais aussitôt Bertrand reconnaît son homme, le
- » saisit à la gorge et l'oblige à restitution. Chapoutou, désap-
- » pointé, se retire pour aller vendre ses actions, désormais sa
- » seule richesse. Quant à Bertrand, non-seulement il épouse
- » Bobello, mais il donne encore 50,000 francs à Louise pour
- » dot, et le jeune serrurier pour époux. »

Quant à nous, nous ferons un petit reproche à l'auteur. On trouve dans sa pièce quelques invraisemblances : ainsi Bobello, femme de chambre, a un langage très-élevé, que ne saurait tenir une personne sans éducation.

Cette pièce obtint un très-grand succès, et le conseil municipal, imprimant aux frais de la commune l'œuvre du poète, ne fut que l'interprète de la population.

Roch Grivel cultive également avec succès la poésie française; mais, à part une ou deux pièces insérées dans le *Journal de Die*, il n'a jamais rien livré au public. Nous pouvons cependant faire connaître à nos lecteurs une composition inédite : c'est un chant composé pour une société musicale de Crest. Nous devons cette communication à un jeune écrivain, ami de Roch Grivel <sup>1</sup>:

### Chant patriotique de l'orphéon la Lyre de Crest.

Chœur.

O Crest, ò ma ville natale,
Dans tes murs je suis de retour!
Cité pour mon cœur sans rivale,
Nul bonheur au monde n'égale
Celui que j'éprouve en ce jour.
Chantez, enfants de l'harmonie!
Que de vos chants toujours vainqueurs
Naisse, comme d'un bon génie,
Celle des esprits et des cœurs.

<sup>(1)</sup> M. l'abbé Cyprien Perrossier, auteur de la Tour de Crest, etc.

I

Je te revois, vieille tour colossale,
Mont de granit bâti par les géants!
Je vois encor ta tête féodale
Qui, se riant du poids de ses mille ans,
Va jusqu'au ciel narguer les ouragans!
Oh! non, jamais je ne pourrai décrire
Tout ce qu'éprouve, au moment du retour,
Le cœur aimant qui loin de toi soupire,
Quand, de nos monts franchissant le détour,
Il te revoit, ô noble et belle tour.

II

Je vous revois, bords riants de la Drôme!
Je vous admire, ô verts et frais vallons!
Je te respire enfin, ô doux arome
Que le Solore ¹ apporte de nos monts,
Lorsqu'il s'ébat dans leurs bleus horizons!
Je te contemple, ô fertile vallée,
Panorama, parterre sans pareil,
Riche oasis, de fermes étoilée,
Où tout scintille au radieux soleil
Qui du printemps hâte le doux réveil.

III

Si le bonheur, ó ma cité si chère! A ton aspect fait battre ainsi mon cœur, Je ne veux plus d'une gloire éphémère, Attraits des camps, hochets d'une valeur Dont les lauriers sont arrosés de pleurs! J'aime les arts; phalange harmonieuse, Lyre, pour moi daigne entr'ouvrir tes rangs; Chante toujours, car mon ame est heureuse Lorsqu'elle entend retentir tes doux chants.

<sup>(1)</sup> Nom que l'on donne à la brise matinale dans la vallée de la Drôme.

Malgré ses succès et l'attention dont il fut l'objet de la part de ses compatriotes, Roch Grivel resta longtemps sans rien écrire. Ce ne fut que cinq ans plus tard, et pour apporter son obole à une société de bienfaisance, qu'il publia et fit représenter sur le théâtre de Crest une comédie en deux actes et en vers: Lou Sourcier <sup>1</sup>. Cette pièce est une critique sévère de la superstition des campagnes. Tarnolier, propriétaire, a sa fille, Marie, fiancée à Henry. Les deux jeunes gens s'adorent; mais le futur étant un peu moins riche que la fille, le père ne veut pas de ce mariage, auquel, plus tard, il est obligé de consentir. Derbon, le sorcier, voit avec peine Henry, qui n'habitait pas le pays, venir se fixer au village; car ce jeune homme, non-seulement ne croit pas à la sorcellerie, mais encore il cherche à démontrer aux paysans que le sorcier n'est qu'un voleur.

Derbon a un confident, le nommé Piarre, qui est chargé de faire parler adroitement les paysans, de savoir ce qu'ils ont et sur quoi ils vont consulter. Une fois sa curiosité satisfaite, il communique au sorcier ce qu'il a appris, et nos braves paysans sont étonnés de voir un homme qui sait d'avance ce qu'on vient de lui raconter. Voilà tout le mystère.

Maître Piarre s'est épris de la petite Marie, et il s'est juré qu'il n'aurait pas d'autre femme qu'elle. Il s'entend donc avec son digne maître, l'illustre Derbon, pour faire manquer le mariage d'Henry.

Dans ce but, ils abusent tous les deux de la crédulité du père Tarnolier. Ce dernier a entendu du bruit dans son grenier, et Derbon, consulté, déclare que c'est l'âme de la défunte mère de Marie, qui s'oppose à l'union de sa fille avec Henry et ordonne son mariage avec Piarre.

Le père Tarnolier, pour être agréable à la défunte, s'oppose au mariage de sa fille et l'engage vivement à épouser Piarre. Refus énergique de la jeune fille, qui pleure constamment et dépérit à vue d'œil. Sur ces entrefaites, un homme du pays, drogué par Derbon, passe de vie à trépas. Les parents du dé-

<sup>(1)</sup> Broch. petit in-8° de 64 p. — Valréas, Jabert, 1863.

funt vont trouver le sorcier pour lui demander des explications; mais celui-ci leur démontre que son client est mort parce que son heure dernière était arrivée.

Henry apprend cette affaire, et, comme il croit peu à toutes ces balivernes, il s'informe auprès des parents du remède donné au défunt. Ceux-ci font voir l'ordonnance de Derbon. Henry s'empare du précieux papier et court chez le sorcier. Là, il l'accuse d'avoir occasionné la mort du défunt par une potion trop forte, d'exercer la médecine sans brevet, et il lui déclare qu'il va le faire passer en cour d'assises.

Derbon se trouble, essaie de se justifier, perd la tête et finit par demander grâce. Henry veut bien ne pas le perdre, mais à une condition, c'est qu'il fera réussir le mariage qu'il avait voulu empêcher. Le sorcier y consent de grand cœur.

Le père Tarnolier est si bien endoctriné qu'il croit que sa défunte a changé d'idée, et, pour lui faire plaisir, il s'empresse de donner sa fille à Henry.

Ce dernier, par un acte de générosité qui l'honore, procure du travail à Derbon et le fait renoncer à son métier honteux.

Cette comédie, comme toutes celles de Grivel, se fait remarquer par sa haute moralité et par une poésie facile. — Nous citerons deux strophes de l'épître adressée à Marie par son amoureux, qui était poète, et bon poète, comme vous pouvez en juger :

#### O mo mio!

Oh! qu'amou de t'aintaindre, ò mo douço berjeyro, Lou moti, dins lous bois, quand gardeys tous mooutous, Qu'an l'air tout ain broutant d'escoutas tas chansous, Que reveillount l'écho que duert dins lo couleyro.

Oh! vene t'ossetas lova sous lou grand roure, Oqui, moun paoure cœur soro bien près doou tiou; Vaï, moun omour eys pur commo l'ayguo doou riou, Que sus lo sablo d'or tout ain pialant s'aincoure! Outre les quatre comédies dont nous avons parlé et un grand nombre de poésies fugitives, publiées dans le Journal de Die et ailleurs, Roch Grivel a en portefeuille un grand nombre de poésies inédites. Un de nos amis, qui fut assez heureux pour pouvoir les parcourir, m'en fait le plus grand éloge et me cite surtout une pièce fort curieuse intitulée Lo Carcavelade, que l'auteur devrait bien livrer à l'impression. C'est une pièce pleine d'allusions fines et malignes contre les édiles crestois; elle est intitulée du nom d'un quartier de Crest appelé Carcavel, remarquable par ses rues tortueuses et malpropres.

En 1869, la ville de Crest organisait une cavalcade dont la recette était destinée aux indigents. Il y avait une bonne œuvre à faire, notre poète ne pouvait manquer de s'y associer. Il composa et fit vendre au profit des pauvres la poésie Vèné Déman, dont les nombreux exemplaires furent écoulés en quelques heures.

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en citant cette poésie si gracieuse et si originale :

## VÈNÉ DÉMAN 1

Chansou vaindio oou bénéficé doous paoureïs dé Creïs, per lo covalcado qu'o ogu lieu lou 7 février 1869.

Air: Du péché mignon.

Nostre potois, paouré langajé,
Tant mesprisa per lou bouan toun,
Doou prougrès faï quand même usajé,
Tèmoin soun tant coummun dictoun.
Quoique l'oourelio nain sié lasso,
Ni o qué sé possorian de pan,
Plutoout qué dé vous faïré graço
D'ocoou réfrin: Vèné Déman!

<sup>(1)</sup> Cette locution est dite et acceptée comme un : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!

Eïs lou lieu coummun dé lo plaço, Doou four, doou mouli, doou marcha, Et per lous éfants, mêmé ain classo, Oco toujours eïs robocha. Lours paouré mestré s'eïnooucèlo, Vu qué lous trouavo paou sovants, Et lo diobouliquo séquello Respouand tout bas: Vèné Déman!

Meïfio té toujours, jueïno fillo,
Doou plus doux penchant de toun cœur :
Taou qué té dit qué sias jentillo,
Eïs trop souvaint un séducteur.
L'omour eïs lou ciel doou bel ajé;
Mais, vaï, n'eïs pas sains ourogan.
Té démando pas ain moriagé?
Dias li toujours : Vèné Déman!

L'aoutré jour un paouré molaté
Sé lassè de soun médéci ,
Et sé diguè : foou qué me traté
Chaque jour ooubé un poou de vi.
Graço ò so nouvello tisano ,
Dins huit jours fuguè bien pourtant ;
Ooussi , quand lou docteur l'eïs souano ,
Li dit toujours : Vèné Dèman !

Parlain doou prougrès : tout lou vanto; Et rain de meuïx, mais, oou surplus, Leïssain donc ocoou qu'espouvanto, Plutoout lo paix que lous obus. Lou vrai prougrès de l'harmounio Dins tous lous teimps fuguè l'éfant. Disain donc ò lo zizonio A fa toun teimps : Vèné Déman!

Sochain tous vioouré sains quérello, Car rain n'eïs plus doux que lo paix. De l'huissier maï de so séquello Ainsain nous foou bèouré lous frais. Car lo chicano ò lo voirio O bouta maï que d'un client; Qu'ain mooudissant lo pleïdoirio Li o dit trop tard : Vèné Déman!

Mous bouans omis, lo vio s'escoulo Plus vité qué l'aïgo doou riou. Ocoou qu'ain chantant sain counsoulo, Dé sous jours allounjo lou fiou. Bonissain donc tous lo tristesso, Puisque dolieurs lou riré eïs san; Mais sus lou tout à la sojesso Disain jomais: Vèné Déman!

OOUS BOUANS HABITANS DE CREÏS ET D'OSTO!

Messieurs, dé nastro covalcado Si trouva lous eïbats jouyoux , N'ooublia pas qu'oquello ooubado Doou proufitas ooux malhuroux. Douna donc, perque pouachount riré; Quand vaindran nous taindré lo man , Oourian trop dé péno ò lous diré : Helas! li o rain : Vèné Déman!



(Extrait dé las *Bolivernas* d'un Teïsserand.)

Si notre poète eût été ambitieux, il aurait pu souhaiter un plus vaste théâtre que celui de sa ville natale et rêver l'échange de sa navette contre une lyre. Mais Grivel est plus qu'un homme d'esprit, c'est un homme de sens, et il tient avec raison à ce travail manuel qui laisse à l'âme toute sa sérénité et sert de contre-poids au travail de l'imagination. L'aurea mediocritas du poète lui sourit davantage que la perspective radieuse de quelques châteaux en Espagne.





